

Mon oncle habitait un petit appartement à deux pas de la station Belleville. N'ayant rien de particulier à me dire dans le métro qui nous y conduisait, Jacques entreprit de me raconter son emménagement dans le quartier et combien il avait ramé pour trouver un appartement à son goût. Il se réjouissait d'avoir enfin dégotté la perle rare ; « tout le charme de l'ancien », avait-il ajouté avec un brin de narcissisme mal placé.

Je n'écoutais mon oncle que d'une oreille et regardais défiler avec perplexité les stations de métro qui nous éloignaient de la gare d'Austerlitz. Je me demandais vraiment ce que je foutais à Paris et ne comprenais pas pourquoi papa avait brusquement décidé que j'irais passer le week-end chez Jacques, Jacques que nous voyions très rarement ; tout cela ne cessait de me préoccuper, ce faisant que mon oncle tentait de couvrir le bruit fracassant des rails et du si-

lence entre nous par sa logorrhée parfaitement inintéressante.

Un petit appartement, donc. Pas plus grand que le séjour de notre maison à Issoudun. Et dont on avait vite fait le tour – une pièce principale encombrée, à la façon d'un grenier, de meubles et d'objets divers qui représentaient manifestement plusieurs années de vie, une cuisine minuscule, une chambre toute aussi minuscule, une salle de bains qui ne l'était pas moins, deux ou trois recoins biscornus où l'on était supposé reconnaître le fameux « charme de l'ancien » et voilà.

Jacques me fit visiter son antre avec fierté. Je me sentais comme un chat qu'on largue dans un nouvel environnement et qui attache une attention toute particulière à inspecter les lieux, partagé entre la plus grande méfiance et une certaine curiosité ; sauf qu'il suffisait de faire quasiment un tour sur soi pour avoir tout vu. J'imaginai qu'il me serait impossible de recréer la moindre intimité dans cette cage à lapins. Où

allais-je coucher d'ailleurs ? Cette question cruciale me tomba sur le crâne comme le pire avis de tempête : allais-je devoir partager le lit de mon oncle ? Cette seule perspective me faisait horreur. Il y avait bien un lit bateau en guise de canapé dans le séjour... Sitôt revenus de la petite visite, je décidai donc d'y prendre place, comme pour signifier que j'avais trouvé mon endroit et éviter à Jacques de me proposer quoi que ce soit d'autre pour les nuits à venir. Jacques ne tarda pas à comprendre la manœuvre du chat désespéré que j'étais et s'inquiéta de savoir si ce lit ne serait pas trop petit pour moi. Je le rassurai avec conviction.

— Je vais me plonger dans un petit bain, annonça-t-il. On n'a pas idée de prendre un train si tôt. À mon avis, ça a dû faire marrer ton père de savoir que j'allais devoir me lever aux aurores pour venir te chercher.

Je haussai les épaules, sceptique. Il ne m'avait jamais semblé que mon père eût de l'humour, surtout s'agissant de son frère, mais

Jacques avait l'air de trouver l'hypothèse vraisemblable alors je ne pris pas la peine de le contredire.

Il disparut dans la chambre et commença à se déshabiller sans fermer la porte. Je tournai pudiquement la tête vers la fenêtre qui donnait sur la rue. Il pleuvait à grosses gouttes. Une triste et classique giboulée de mars. Je repensai un instant à l'argument massif dont s'était gargarisé mon père pour justifier ce week-end : « C'est le printemps. Tu vas pouvoir flâner avec ton oncle dans les rues de Paris. Tu verras, c'est une ville magnifique. Il faut que tu connaisses ça. » Je contemplai le ciel uniformément gris. J'avais connu week-ends mieux engagés.